

Judith Schlanger

## La pauvreté enchantée

Annette qui n'était plus jeune, Annette, les jambes rompues, les reins endoloris, « s'engourdisait dans sa lassitude et ses pensées, tenant à la main le torchon avec lequel elle essuyait les meubles ». La porte de la chambre s'ouvre, et « la jeune fille de service, mal stylée, sans prévenir, fit entrer : — « Madame, c'est un monsieur... » Entendez qu'Annette doit être surprise le torchon à la main, et pour qu'elle soit saisie, « comme en sursaut », à l'improviste, il faut bien que quelqu'un ouvre la porte — ou, si on préfère, écarte le rideau. Il faut donc une jeune fille de service, non pas pour essuyer les meubles, mais pour révéler la scène. Cela demande quelques rationalisations : encore mal stylée, la jeune fille introduit les visiteurs sans prévenir ; quant au ménage, Annette « n'avait point de domestique, seulement une femme de journée, qui venait quelques heures, pour les gros travaux du ménage ». Avec une femme de journée et une jeune fille de service, Annette n'a pas de domestique. Le point ici est qu'il est essentiel qu'elle n'en ait pas : il y va de son essence même. Donc elle nettoie sa chambre du fond de son épuisement ; et le visiteur imprévu entre droit dans cette image secrète, où l'Ame enchantée fait le ménage. Ce qui se dévoile à lui est une scène radicale. C'est le tréfonds de la déréliction sur-titré de banderoles dorées : ici liberté farouche.

Quelques années plus tôt, au matin d'une nuit d'angoisse et de tumulte, son fils Marc s'inquiète d'elle. « Il ouvrit la porte. Agenouillée sur le parquet, elle essuyait les meubles, et ne se retourna pas. Marc lui dit bonjour : elle leva sur lui ses yeux qui sourient, dit : — Bonjour, mon petit, et reprit son travail, sans s'occuper de lui. » Cette fois c'est bien la donatrice, prise de profil sous le regard. C'est l'attitude votive d'Annette agenouillée, prostrée et rayonnante, morte et renée, dans l'éclat de la nuit traversée.

Plus jeune encore, dans une période orageuse, elle s'éclipse dans sa chambre, « rangeant, faisant son lit, retournant le matelas, frottant les meubles ou les carreaux, dépensant plus de mouvement qu'il n'était nécessaire, et ne parvenant pas à étouffer l'esprit, qui bruissait. Elle s'arrêtait, au milieu d'un geste, debout sur une chaise, un chiffon à la main, ou penchée sur l'appui de la fenêtre. Alors elle oubliait tout... » Pour s'engloutir elle en fait trop, du chiffon au rêve, de l'humble au sublime. Elle s'oublie absorbée, debout sur une chaise ? Faire le ménage est un langage, et c'est toujours un langage excessif.

Une autre fois, sortant d'une autre crise, « elle tâcha de se remettre aux occupations domestiques ; mais la courbature morale ne s'effaça pas, de longtemps. Elle était vite épuisée. Marc... se trouvait toujours là pour lui éviter une fatigue, pour

déplacer un meuble, ou monter sur une échelle, afin de poser un rideau ». Comme la vie domestique est ardue ! Quelle ascèse agitée est le ménage ! Quelle façon d'habiter ont donc les Rivière, mère et fils, que le décor leur soit toujours indifférent, mais que son entretien fasse flamber leurs humeurs ?

\*  
\* \*

Annette au torchon est dédaigneusement pauvre. La pauvreté flotte, s'impose et se dérobe, imprègne les sept volumes de *l'Ame enchantée*. Bien entendu, les rationalisations ne manquent pas. Romain Rolland n'a pas le sentiment qu'il peut les éluder. Ou plutôt, c'est le roman français du début des années 30 qui se sent tenu de rendre compte et d'expliquer. Et les explications tiraillent les héros par la manche. « Pour se décharger de l'ennui de gérer sa fortune », la jeune Annette a donné une procuration générale à son notaire, qui la ruine. Et voilà comment une grande bourgeoise se réveille soudain « neuve encore au pays de misère ». Elle doit « gagner son pain » et celui de son enfant ; elle passe « dans le camp de la pauvreté » ; elle découvre « la loi du travail », « la dureté de vivre », « le monde du labeur obscur », « la fatigue matérielle d'une vie de travail ». Elle habitera « un petit cinquième ». Ces choses sont dites avec des pincettes. Les clichés sont des pincettes.

Clichés encore, mais leur accent est différent, quand il s'agit, plus tard, de Marc étudiant, qui, lui, est sous-titré : misère. Isolé dans « son taudis d'étudiant, son désert », Marc « n'a plus de quiconque à attendre un radis ». Plongé « dans l'embaras matériel », il lui faut accepter « n'importe quel métier ». Il se retrouve vendeur et surveillant à l'étalage d'une épicerie, puis chasseur dans une boîte de nuit (« il eût souhaité de mettre une cartouche de dynamite au cul du monde »). Plus tard, toujours dans cette série dégradante, « il avait attrappé, pour un temps, un emploi mal rémunéré et fatigant de placeur et poseur d'appareils de radio », qui le laisse surmené et « l'ouïe pullulante ». Cela n'a rien d'une exploration picaresque de la société moderne. Marc traverse ces emplois temporaires sans aucun humour. C'est dans l'indignité et le dégoût qu'il doit « déroger pour vivre ».

« Les travaux serviles et dégradants » marquent le passé d'Assia, sa femme, dont on nous fait sentir qu'il touche au sordide. Est-ce parce qu'elle est russe qu'elle doit porter la charge de l'excessif ? A elle la tension la plus vive entre la vie intérieure et le réel ignoble. Elle a une affinité directe, d'indifférence et de punition, à la « vomissure », aux chambres laides et sales. L'avilissement est son leitmotiv.

Ce sont des images ou des partitions héroïques. Les héros portent les nécessités du travail comme une hotte d'épines. Puisque le travail est toujours un fardeau extérieur temporaire, le récit l'aggrave ou l'oublie, selon ses besoins. Lorsqu'il s'agit de remettre les choses en mouvement — en séparant ou déplaçant les personnages — alors on invoque les nécessités du gagne-pain, qui justifient les présences ou les absences. Gagner sa vie est une rationalisation toute prête qui permet de lancer une nouvelle séquence.

Mais comment est-on pauvre, dans ce livre? La pauvreté, qui crée tant de contraintes, entraîne peu d'obligations. Aux moments de crise, le temps intérieur s'amplifie; l'humeur a besoin de loisir; Annette et Marc prennent tout naturellement ce loisir. Ils s'enferment, ils traînent, ils s'isolent dans leur intensité. Leur emploi? Comme des mendiants ou des seigneurs, ils n'y font pas même attention. L'essentiel a priorité, le reste s'éclipse. Ceux qui ont banalement des métiers ne connaissent pas ce luxe somptueux. Dans ce livre, la pauvreté ne dérange pas l'intensité.

De plus, la pauvreté n'abîme pas. Gagner sa vie dans de mauvaises conditions n'enlève rien d'essentiel. En particulier, la culture ne se perd pas, ni comme appétit, ni comme compétence. Annette conserve ses acquis d'élite comme le héros épique garde ses épithètes. Quelles que soient ses conditions de vie, elle ne peut rien perdre. On la retrouve deux ou trois fois au concert, ou même en bibliothèque, à parcourir des revues scientifiques. Très tard, il apparaît soudain qu'elle parle italien, selon une logique onirique qui ignore l'usure ou l'oubli.

Séduction. La quarantaine, face à une jeune rivale, devant l'homme indécis. Annette, machinalement, va au piano, commence à jouer. Elle est Circé, la magique, la puissante. C'est son moment irrésistible. Elle joue magnifiquement, d'un jet, après vingt ans d'interruption? Une explication se juxtapose: «Annette, depuis des ans, ne jouait plus guère»; plus de piano, le travail, et des scrupules depuis la guerre; mais ce qu'elle éprouve est d'autant plus violent... Ce que veut Romain Rolland, c'est poser une image: l'image mythique du ruissellement victorieux. A la vraisemblance d'ajuster comme elle peut. C'est que le piano est un attribut d'Annette, un attribut qui ne dépend pas du tout de sa proximité avec l'instrument. Profondément, vous ne pouvez pas perdre ce qui vous définit. C'est pourquoi la pauvreté ne mutile pas. C'est une pauvreté enchantée, car elle n'a pas de coût.

On peut comprendre que Jean-Christophe soit pauvre jusqu'au bout, si sa musique est méconnue. C'est là une pauvreté d'artiste intransigeant. Mais puisque la grandeur d'Annette n'est pas celle d'un don ou d'une vocation, pourquoi lui refuser la solution sage d'un emploi neutre? Une condition médiocre — un emploi stable et un peu plus d'aisance — la laisserait tout aussi marginale, anonyme, exemplaire, mais bien moins accablée. Il lui arrive une seule fois d'avoir un travail qui ne soit pas un pur fardeau, un emploi qui l'intéresse et la concerne, et dont elle se sente responsable. Partout ailleurs, sa vie professionnelle est faite de temps aveugle et de fatigue.

Les clichés, ici, ont aussi pour effet de distancier l'information. Ils marquent (à leur façon) que la dimension du gagne-pain doit rester vague pour nous, comme elle l'est restée pour Annette. Comme elle y traîne sa force sans s'y épanouir, il faut qu'elle puisse rester intensément distraite. Elle avance, attentive ailleurs, accablée sous le fardeau du travail. Et pourtant ce fardeau ne l'atteint pas, car il ne modifie pas sa vraie vie.

Être pauvre, dans ce roman, est une chevalerie. Voyez Sylvie, sa sœur, qui, partie pauvre, sombre dans la bourgeoisie, la réussite, la notoriété, la vulgarité. Et se dépouille sur le tard, un peu n'importe comment. Elle qui avait pour leitmotiv d'être une femme d'affaires avisée, la voilà dans le dénuement d'un sixième étage

au « train de vie aussi réduit que possible ». Elle y trouve la grâce, la musique, « sa vraie vie » — et meurt purifiée. Sombrier dans la matière bourgeoise et mourir sauvée par l'ascèse, c'est un apologue gnostique qui éclaire l'univers du livre. La pauvreté y est une condition dure mais idéale, qui pèse sans altérer. Et l'héroïne porte et subit la condition du plus grand nombre, tout en vivant la pauvreté du juste.

\*  
\* \*

Comme Jean-Christophe avant elle, l'Ame enchantée s'incarne : dans l'histoire, dans l'époque, dans les épisodes que lui dessinent ses désirs, ses relations, ses chances. C'est de cette façon, traditionnellement, que, dans les romans de l'âme, une subjectivité devient un parcours de vie. Le problème est que, cette fois, tout se passe comme si Romain Rolland se sentait obligé de donner des précisions qui, le plus souvent, ne l'intéressent pas vraiment lui-même. Thomas Mann ou Hermann Hesse traversent aussi ce problème, et Virginia Woolf le soulève de son côté. Un roman de l'âme est un oratorio ; quel prix pense-t-on devoir payer à la vraisemblance pour qu'un oratorio devienne un roman ?

Ce qui est au cœur de l'*Ame enchantée*, ce n'est ni la profession, ni la politique. C'est la grande affaire de naître et renaître. Dans la rumeur de soi à soi, le souffle croît, se perd et se purifie, se retrouve et s'amplifie. De grandes voilures intérieures chutent avec les mâts. L'orage est un creuset. Les épisodes sont des épreuves. C'est l'histoire agitée, rayonnante, du rêve intérieur.

L'âme subit le tumulte des forces. « Il se fit un silence d'attente. Et soudain, prit son vol de l'âme déchirée un cri de délivrance, sauvage, à tire d'aile... Diamant sur le verre, son sillage rayait la voûte de la nuit... Tempête, lames marines brisées contre le rocher, âme chargée d'embruns et de lueurs électriques, en poussière écumante de passions et de pleurs projetée vers le ciel... Et sur le dernier cri des sauvages oiseaux, l'âme retomba d'un coup. Et Annette, épuisée, se jetant sur son lit, s'endormit. »

Plus tard, pour une autre passion. « Un tourbillon d'oiseaux sauvages s'abat-tait avec des cris rauques... Elle était étourdie de leurs coups d'ailes et de leurs clameurs... Elle assistait, comme un gisant, sous la mêlée d'oiseaux de charnier, qui se disputaient sa dépouille dans un champ... Les bras croisés, nue, étendue, elle attendait, la bête crevée, sous le tourbillonnement des corbeaux... Alors, il se fit dans le ciel un bruit de lourdes ailes. Les oiseaux étaient partis. La bande de proie de l'âme l'avait abandonnée. Et l'âme se trouva vide comme une maison démeublée. »

Ces nuits de drame, ces aubes toutes neuves dans leur épuisement, ces crises qui sont autant de mues, et jusqu'à cette conscience assaillie, débordée, tout cela rejoint une perpétuelle adolescence, où l'âme est plus profonde et plus violente que le soi. « — Qu'est-ce que tu crains ? dit Annette. Puisque toi-même tu ne tiens pas ton âme, qui donc pourrait la mettre à la chaîne ? » L'adolescence se reconnaît dans ce livre, pour l'extrême acuité du : qui suis-je ?, et pour l'ouverture perpétuelle du : qui serai-je ? Au centre, l'affaire intense de la naissance à soi ; et le reste, tout du long, ne compte que s'il affecte cette grande priorité lyrique. Le

reste n'est qu'un affect — qu'il faut parfois rationaliser comme on peut. L'œuvre est une pédagogie immergée où l'adolescence a raison. On n'y quitte pas l'adolescence, ce sont ses priorités qui triomphent.

Dans ce triomphe Annette entraîne ses lecteurs. Il y a eu toute une Europe adolescente où des jeunes gens, mobiles et pauvres, traînaient un peu partout dans des chambres minables de grands rêves et des jours sans travail. Je retrouve, dans mon exemplaire, des notes écrites par mes parents. Des notes de lecture de mon père au début des années 30, quelques lignes sur la page qui en poursuivent l'exaltation, ses premières lignes en français peut-être. Et plus d'un demi-siècle plus tard, une note de ma mère, dans ses derniers mois, sur la mort de Sylvie et d'Annette. Avaient-ils pris au sérieux les autres propos du livre qui s'y trouvent aussi, le découpage politique, les thèses, les opinions ? Ils étaient allés droit aux descriptions lyriques : l'élan, la douleur, les ailes, le triomphe pour soi seul.

La jeunesse de nos parents, la seule vraiment contagieuse et la seule vraiment perdue, on ne la rejoint plus que par les livres. Mais on la rejoint, sœur et fille de la nôtre, plus vaste, plus fragile, plus touchante que la nôtre, dans les petites chambres démunies et intenses des enfants de Gorki et de Romain Rolland.

\*

\* \*

C'est le romanesque enchanté. Annette, et surtout Jean-Christophe avant elle, devenaient pour leurs lecteurs des proches auxquels on se réfère, auxquels on pense, des repères. Comme on les connaît mieux que les gens qu'on croise, et qu'on se sent mieux compris par eux, Annette, Jean-Christophe et les autres sont aimés d'un attachement personnel qui est au cœur de la lecture. Et le nom de l'écrivain, lui aussi, est gagné par le même épanchement, par le même lien heureux. C'est la vraie famille intime, celle qui plaît. Et cette compagnie juvénile, est-ce qu'on s'en déprend vraiment ?

C'est cette qualité d'attachement qui a fait de Romain Rolland, de Victor Hugo, de Dickens, des écrivains populaires. S'ils ont été, eux et leurs personnages, importants, profondément importants pour un public énorme, s'ils ont été aimés, c'est pour cette qualité non livresque de leurs livres. Les romans qui aident à vivre, les romans qui donnent à des milliers de lecteurs le sentiment de parler pour chacun d'eux, sont lus d'une lecture affective, un peu somnambule, qui mélange toutes les attitudes. Drames, décisions, destins : encore une fois, ce sont d'abord les seules personnes qu'on connaisse bien ; et cette relation affective atteint confusément ce qu'on devient.

Cette fonction paradigmatique, l'*Ame enchantée* l'a remplie. Je la retrouve sur un demi-siècle de la vie de mes parents. Et moi-même, relisant maintenant ce livre que je croyais avoir traversé autrefois distraitement, je me comprends mieux à travers lui. Je n'y pensais jamais, mais il m'éclaire sur moi. Je relis, et j'apprends quelque chose sur moi. Je perçois mieux à quoi je m'attendais. J'acceptais, au départ, comme Annette qui l'endosse sans y faire attention, cette image diffuse de l'incarnation sociale, ce modèle descriptif qui paraît aller de soi. Ce scénario idéaliste où le gagne-pain ne peut jamais devenir léger ou intéressant, mais restera toujours la lourde part du feu. A la suite d'Annette, je m'attendais à être pauvre, et à ce que cela ne gâche rien.

Ce sont les naïvetés de l'humanisme du roman. Le lecteur est naïf d'aimer les héros et l'auteur, de prendre les histoires pour un supplément de vie. L'auteur est naïf dans ce qui l'intéresse, dans son dispositif, dans ce qu'il déploie, dans ce qu'il choisit, pris comme il l'est dans ses limites de conception et de réussite. Le roman traditionnel est naïf, de Goethe à Guy des Cars en passant par Gobi-neau, avec ses grosses ficelles fabulatrices, et sa façon ingénue d'introduire les personnages, un à un, le moment venu, dans la sauce du destin.

Depuis quelques siècles que les rêves de jeunesse se forment sur les scénarios de romans, nous sommes pris dans les limites du romancier. Tenus par ses conceptions, ses moyens. Et dans *l'Ame enchantée* l'écriture des crises — les oiseaux de proie de l'âme — n'est pas une goutte meilleure que les clichés du gagnepain. La question est la même, pour tous ces romans : comment est-ce si fort, alors que c'est si faible ? Comment quelque chose d'aussi faible a-t-il eu un tel impact, un impact qui touche aux formes secrètes des vies ? Comment ce qui est si pauvre peut-il toucher si profond ?

Quelle puissance dans la gravité romanesque, dans sa lecture affective, ses rêveries paradigmatiques. Romain Rolland se sent tenu de donner des précisions dont il n'a que faire, et s'en sort à coups de clichés ? Mais le livre a été populaire, l'écrivain a été populaire, c'est-à-dire important. Les romans post-modernes, eux, ne connaissent plus la naïveté de l'écriture, ne tolèrent plus la naïveté de la lecture. Ils s'apprécient à un tout autre niveau, à partir d'un plaisir différent, plus élitiste, plus secondarisé. Ils refusent aussi cette grande fonction de fabulation et de tendresse qui a marqué l'humanisme romanesque. Et c'est vrai qu'Annette est une midinette de l'âme et que son histoire est dite d'une façon impossible. Mais qui serions-nous, quels profils inconnus, sans ces romans porteurs, et que serait l'adolescence, sans ces grandes fables et sans ces cas sacrés.